

« Lire *L'histoire secrète de l'Empire américain*, c'est comme trouver la clé qui éclaire un mystère. Cela confirme vos soupçons et vous inspire l'espoir. Je ne dirais pas que c'est une bonne nouvelle, mais que c'est de l'information importante... sur les égarements de l'Amérique et sur ce qu'il faudra faire pour retrouver notre chemin. »

— Marianne Williamson

« Le nouveau livre de John Perkins est à la fois une dénonciation de la corruption mondiale et une fascinante histoire d'aventures et d'intrigues. Cette mise en accusation dévastatrice des politiques économiques actuelles offre également de l'espoir, en montrant le pouvoir du mouvement de plus en plus grand vers une économie planétaire basée sur la bienveillance. »

— Riane Eisler, auteure de *The Chalice and the Blade* et *The Real Wealth of Nations*

« Une contribution importante à la nouvelle façon universelle de chercher des approches de la coexistence qui soient innovatrices et améliorées. »

— Dr Rafael Correa Delgado, président de la république de l'Équateur

« Un livre qui se lit bien, et qui secoue. Il est difficile d'accepter que les politiques des États-Unis et des grandes entreprises puissent être aussi brutales et avides, mais connaissant personnellement John Perkins, j'ai fini par comprendre l'importance de révéler cette difficile vérité. Ce n'est qu'en affrontant la vérité que nous pourrions éventuellement créer un monde pour tous. John Perkins nous incite à nous lever et à passer à l'action pour inventer un monde plus juste et plus équitable. »

— Jack Canfield, cocréateur de la série *Bouillon de poulet pour l'âme*

« Voici un livre qui nous redonne l'espoir. Non seulement ses secrets révèlent l'urgence de notre crise mondiale, mais ils nous aident à comprendre ce que nous pouvons faire pour créer un monde durable et paisible. »

— John Gray, auteur de *Les hommes viennent de Mars et les femmes viennent de Vénus*

« Perkins a décrit les sombres dessous de notre système mondial, et il révèle ici, en un récit fascinant et irréfutable, ce qu'il faut savoir pour être des citoyens véritablement responsables dans un monde en proie à la folie de l'avidité. Vous ne voudrez pas refermer ce livre, et sa lecture vous donnera envie de passer à l'action. »

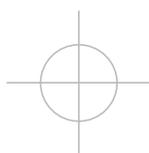
— Lynne Twist, auteure du best-seller national *The Soul of Money* [*L'âme de l'argent*, Éditions Ariane]

« Perkins combine le brio et le suspense d'un *thriller* de Graham Greene avec l'autorité de son point de vue d'initié, pour raconter un récit vrai, puissant, révélateur et horrifiant qui donne des noms et établit des liens. »

— David C. Korten, auteur du succès de librairie *When Corporations Rule the World*



# L'HISTOIRE SECRÈTE DE L'EMPIRE AMÉRICAIN



ASSASSINS FINANCIERS, CHACALS ET LA VÉRITÉ  
SUR LA CORRUPTION À L'ÉCHELLE MONDIALE



**JOHN PERKINS**

*al*TERRE

Titre original anglais :  
The Secret History of the American Empire  
© 2007 par John Perkins  
Publier par Penguin Group  
Penguin Group (USA) Inc., 375 Hudson street, New York, NY 10014 USA

*al*TERRE

© 2008 alTERRE Éditions Inc.  
1217, av. Bernard O., bureau 101,  
Outremont, Qc, Canada H2V 1V7  
Téléphone : 514-276-2949,  
Télécopieur : 514- 276-4121  
Courrier électronique : info@al-terre.net  
Site Internet : www.al-terre.net  
Tous droits réservés

Traduction : Annie Ollivier  
Révision linguistique : Francine Dumont et Michelle Bachand  
Graphisme : Carl Lemyre  
Mise en page : Kessé Soumahoro

Première impression : septembre 2008  
ISBN : 978-2-923640-04-4

Dépôt légal : 2008  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque nationale de Paris

Diffusion  
Canada : ADA Diffusion — 450-929-0296  
www.ada-inc.com  
France, Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.000.999  
www.dgdiffusion.com  
Suisse : Transat — 23.42.77.40

Gouvernement du Québec—Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres—Gestion SODEC

Imprimé au Canada



*À tous ceux qui se dévouent à créer  
un monde stable, durable et paisible.*



## Table des matières

Note de l'auteur	11
Prologue	13

### PARTIE I : L'ASIE

1	La mystérieuse femme de Jakarta	25
2	Le piratage des lépreux	31
3	Les geishas	37
4	Le bugi-man	42
5	Un pays corrompu et brutal	47
6	Les ateliers de misère	51
7	Massacrer avec l'accord des États-Unis	57
8	Les profiteurs du tsunami	62
9	Les fruits de la corruption	66
10	Attaqué par les gangsters de Nike	71
11	Ne devenez pas bouddhiste	74
12	Pulsion biologique	78
13	La dictature de la finance	83
14	Le géant tranquille	87

### PARTIE 2 : L'AMÉRIQUE LATINE

15	Les gardes armés du Guatemala	95
16	Obsédé par la colère	100
17	On me demande de devenir le président de la COBEE	107
18	La Paz, ou la maximisation des profits	112
19	Changer nos rêves	118
20	Chavez et le Venezuela	125
21	Équateur : La trahison d'un président	129
22	Bolivie : Bechtel et les guerres de l'eau	136
23	Bésilil : des squelettes dans le placard	144
24	La belle Carioca	151
25	Aux prises avec l'Empire	155
26	Tous unis	158
27	Une histoire faite d'assassinats	162
28	La leçon de l'Amérique latine	173

### PARTIE 3 : LE MOYEN-ORIENT

29	Une faillite américaine	179
30	Le roi dollar	183
31	La manipulation des gouvernements	187
32	Le Liban : la folie à l'état pur	192
33	L'USAID parle	197
34	L'Égypte, le contrôle de l'Afrique	203
35	Le chien d'infidèle	208
36	L'Iran : autoroutes et forteresses	213
37	Israël, le soldat de l'Amérique	219
38	La guerre irano-iraquienne, une autre victoire des assassins financiers	223
39	Qatar et Dubaï : Las Vegas du pays des mollahs	228
40	Dans l'abîme	231

### PARTIE 4 : L'AFRIQUE

41	Les conquistadors modernes	237
42	Sur les genoux de l'Amérique	241
43	La naissance d'un mercenaire	244
44	Le peuple « non existant » de Diego Garcia	249
45	La décision d'assassiner le président	252
46	Détournement de l'avion d'Air India	256
47	L'exécution d'un écologiste	259
48	Le continent le moins compris	262
49	ONG : L'enjeu de la pauvreté en Afrique	266
50	Ordinateurs, téléphones cellulaires et voitures	270
51	D'anciens bénévoles du Peace Corps redonnent espoir	274
52	Résolution : renverser la situation	280

## PARTIE 5 : CHANGER LE MONDE

53	Quatre questions essentielles	285
54	Le changement est possible	289
55	Les « minutemen » de l'environnement	293
56	Changer de mythe	298
57	La vérité est de notre côté	302
58	La liste des doléances	307
59	Faire face à nos peurs	313
60	Changer Wall Street grâce aux leviers financiers	317
61	Racheter la dette du Tiers-Monde	321
62	Cinq points communs	325
63	Un temps de possibilité	327
64	La question la plus importante de notre époque	333
65	Aujourd'hui, c'est le jour	339
	Remerciements	351
	Notes	353
	Détails sur l'auteur	359

## NOTE DE L'AUTEUR

Les gens et les événements dans ce livre sont vrais. J'ai fait tous les efforts possibles pour vous les présenter aussi exactement que ce que des archives, notes, lettres, courriers électroniques, souvenirs et documents personnels le permettent. Dans certains cas, j'ai modifié les noms et les détails pour garder l'anonymat des gens ou encore, j'ai combiné des dialogues pour rendre la narration plus fluide, mais seulement lorsque cela ne remettait pas en question l'intégrité du contenu.

Chaque fois que j'ai mentionné des événements historiques, je me suis laissé guider par l'obligation de fournir des données aussi exactes que possible, en soulignant parfois les paroles du locuteur avec des détails figurant dans des notes. Par contre, cela ne veut pas dire que j'ai modifié ou vérifié tous les détails des histoires personnelles, entre autres quand certaines personnes décrivent le rôle qu'elles ont joué pour détourner un avion commercial, pour envahir un pays dans l'intention d'assassiner son président, pour soudoyer par des pots-de-vin des chefs d'État, pour profiter de catastrophes naturelles, pour séduire et extorquer des personnages démocratiquement élus et pour mener d'autres activités clandestines. Je sens que j'aurais outrepassé mes droits si j'avais interprété leurs observations. Je tiens aussi à souligner que tous les grands événements auxquels j'ai pris part ont été bien vus et revus par d'autres auteurs, historiens et journalistes, ou qu'ils figurent dans les archives d'organisations comme la Banque mondiale. L'histoire est peut-être la mienne, mais les événements sont des archives historiques.

## PROLOGUE

Ce livre reprend les choses là où *Les confessions d'un assassin financier* s'est arrêté. Au moment où je finissais d'écrire cet ouvrage, en 2004, je ne savais pas si les gens étaient intéressés à connaître les détails de ma vie en tant qu'assassin financier. J'ai choisi de décrire des événements que j'avais besoin de confesser. Suite à quoi, en me déplaçant aux États-Unis et dans d'autres pays, pour donner des conférences, pour discuter de questions sensibles et pour parler avec des hommes et des femmes qui se sentent très préoccupés par l'avenir, j'en suis venu à comprendre que, partout, les gens veulent savoir ce qui se passe en réalité dans le monde en ce moment. Nous voulons tous pouvoir lire entre les lignes des nouvelles et entendre les vérités qui sont manipulées par des commentaires auto-gratifiants de personnages qui contrôlent nos entreprises, nos gouvernements et les médias, que l'on appelle collectivement la *corporatocratie*.

Ainsi que je l'ai expliqué dans *Les confessions d'un assassin financier*, j'ai essayé de rédiger cet ouvrage à plusieurs reprises. J'ai pris contact avec d'autres assassins financiers et chacals, ces derniers étant des mercenaires à la solde de la CIA qui entrent en jeu pour influencer, enjôler, soudoyer et parfois même assassiner, et leur ai demandé d'inclure leurs histoires dans mon livre. Le mot s'est rapidement passé, j'ai été soudoyé et même menacé. J'ai donc arrêté la rédaction de mon livre. Après les attaques des tours jumelles, alors que j'ai pris l'engagement envers moi-même d'aller de l'avant avec ce projet, j'ai décidé cette fois que je ne dirais rien à personne jusqu'au moment où le livre serait publié. Je me disais que la parution du livre constituerait la meilleure assurance-vie possible, que les chacals sauraient que si quelque chose de particulier m'arrivait, les ventes du livre monteraient en flèche. Le fait d'avoir écrit *Les confessions d'un assassin financier* sans l'aide de quiconque ayant connu des expériences similaires aux miennes s'est avéré difficile, mais c'était la voie la plus sûre. Depuis la parution du livre, des gens sont sortis de l'ombre : assassins financiers, chacals, reporters, volontaires du Peace Corps, PDG, représentants de la Banque mondiale, du FMI (Fond monétaire international) et du gouvernement sont venus me trouver pour se confesser à leur tour. Les histoires que

je vous livre dans les pages de ce livre exposent les faits qui tissent les événements qui façonnent le monde dont hériteront nos enfants. Elles mettent en évidence la conclusion qui est inévitable : nous devons agir, nous devons changer.

Je veux souligner le fait que vous ne trouverez aucune vision pessimiste dans ces pages, même si certains des faits ou des histoires qu'elles contiennent peuvent choquer votre vision de ce qui se passe dans les souterrains du monde des affaires et de la politique. Mais je reste optimiste. Je sais que, même s'ils sont sérieux, nos problèmes sont créés par l'humain. Il ne s'agit pas d'un météore géant qui nous menace, pas plus que le soleil qui s'éteint. Puisque c'est nous qui avons créé ces problèmes, nous pouvons aussi les solutionner. En plongeant dans les profondeurs obscures de notre passé, nous pouvons trouver la lumière qui nous permettra d'examiner et de changer le futur.

Quand vous aurez fini de lire *L'histoire secrète de l'empire américain*, vous aussi, je le pense, vous aurez absolument confiance que nous ferons la chose juste. Vous aurez trouvé un plan d'action. Ensemble, nous utiliserons les ressources que la providence nous donne pour construire des sociétés humaines qui sont le reflet de nos idéaux les plus grands.

Un soir, alors que j'étais en tournée depuis quelques mois pour présenter mon livre, je me suis retrouvé en train de donner une conférence dans une librairie de Washington DC. La femme qui m'avait présenté à l'audience m'avait mentionné plus tôt qu'elle s'attendait à ce qu'un certain nombre d'employés de la Banque mondiale soient présents.

Créée à Bretton Woods dans mon État natif du New Hampshire en 1944, la Banque mondiale fut chargée de reconstruire les pays dévastés par la guerre. Sa mission devint très vite synonyme de faire la preuve que le système capitaliste était supérieur à celui de l'Union soviétique. Pour aller plus loin dans ce sens, ses employés entretenirent de chaleureuses relations avec les principales parties prenantes du capitalisme, les grandes multinationales. C'est ce qui permit à des gens comme moi et d'autres assassins financiers de monter une arnaque se chiffant dans la centaine de milliards. Nous avons utilisé les fonds de la Banque et de ses organisations affiliées pour des combines qui, selon toutes apparences, semblaient servir aux pauvres, alors qu'en fait elles bénéficiaient à seulement quelques personnes très riches. Ces combines consistaient entre autres à trouver un pays en voie de développement possédant

des ressources convoitées par nos entreprises (le pétrole par exemple), prendre des dispositions pour octroyer un prêt phénoménal à ce pays et réacheminer la plus grosse partie de cet argent vers nos propres compagnies de génie et de construction, ainsi que vers quelques collaborateurs dans ce même pays. Et alors surgissaient des infrastructures comme des usines hydroélectriques, des aéroports et des parcs industriels. Par contre, ces réalisations venaient rarement aider les pauvres, puisqu'ils ne se servaient pas du réseau électrique ni des aéroports, et qu'ils ne pouvaient pas trouver un emploi dans les parcs industriels puisqu'ils n'avaient aucune qualification pertinente. Après la construction des infrastructures, nous, les assassins financiers, retournions dans le pays endetté pour réclamer notre bout de gras : pétrole à bon marché, votes pour des questions sensibles aux Nations unies ou troupes armées pour venir en aide à nos troupes dans le monde, comme en Iraq.

Dans mes allocutions, j'ai souvent éprouvé le besoin de rappeler à mon audience une chose qui me semble évidente à moi, mais qui est mal comprise par bien des gens : la Banque mondiale n'est pas une banque mondiale du tout, c'est une banque purement américaine. C'est la même chose pour son petit frère, le FMI. Des vingt-quatre directeurs siégeant au conseil, huit représentent chacun un pays : États-Unis, Japon, Allemagne, France, Royaume-Uni, Arabie Saoudite, Chine et Russie. Les cent quatre-vingt-quatre autres pays membres du FMI sont représentés par les seize autres directeurs. Les États-Unis contrôlent presque 17 % du vote au FMI et 16 % à la Banque mondiale. Le Japon vient en second avec 6 % au FMI et 8 % à la Banque mondiale, suivi par l'Allemagne, le Royaume-Uni et la France, avec chacun 5 %. Les États-Unis détiennent un pouvoir de veto sur les décisions importantes et c'est le président des États-Unis qui nomme le président de la Banque mondiale.

Une fois mon allocution terminée, je fus amené vers une table pour y dédicacer des livres. La queue serpentait parmi les rangées de présentoirs à livres. Je me dis que cela allait être une autre longue soirée. Mais je n'avais pas prévu qu'un grand nombre d'hommes et de femmes en costumes d'affaires me tendraient leur carte de visite où il était indiqué qu'ils et elles occupaient un haut poste dans des ambassades étrangères et à la Banque mondiale. Parmi eux, il y avait plusieurs ambassadeurs d'autres pays, dont deux m'ont demandé de dédicacer mon livre pour le président de leur pays et aussi pour eux.

Les quatre dernières personnes de la queue étaient quatre hommes : deux portaient costume et cravate et deux, beaucoup plus jeunes, portaient jeans et polos. Les deux plus vieux me tendirent leur carte de visite où figurait l'emblème de la Banque mondiale. Un des deux plus jeunes s'adressa à moi : « Nos pères nous ont donné la permission de vous dire ceci. Nous les avons vus tous les matins partir travailler à la Banque mondiale habillés comme ça, dit-il en pointant du doigt les deux hommes plus âgés. Mais quand les manifestants se sont rassemblés à Washington pour protester contre la Banque mondiale, nos pères sont allés les rejoindre. Nous les avons vu se mêler à la foule incognito vêtus de vieux vêtements, de casquettes de baseball et de lunettes de soleil pour venir soutenir ces gens parce qu'ils croient que ces gens, et vous aussi, avez raison. »

Les deux hommes plus âgés me serrèrent la main vigoureusement. « Nous avons besoin d'autres personnes qui sonnent l'alarme comme vous », dit l'un d'eux.

« Écrivez un autre livre, dit l'autre, avec davantage de détails comme vous nous avez donnés ce soir sur ce qui s'est passé dans les pays où vous avez travaillé, sur tous les torts faits par les gens comme nous au nom du progrès. Dénoncez cet empire. Dites la vérité qui se cache derrière des pays comme l'Indonésie où les statistiques sont si reluisantes et la réalité, si grave. Et aussi, donnez-nous de l'espoir. Donnez des choix à nos fils ici présents. Tracez-leur une voie pour leur permettre de faire mieux que nous. »

Je lui promis que j'écrirais ce livre.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais m'arrêter sur un terme que j'ai employé : empire. C'est un terme qui circule dans la presse, les salles de classe et les pubs depuis quelques années. Mais qu'est-ce qu'est exactement un empire ? Est-ce que l'Amérique, avec sa magnifique constitution, ses Dix premiers amendements et son plaidoyer pour la démocratie mérite vraiment une telle étiquette, une étiquette qui rappelle une longue histoire d'autorité brutale et égocentrique ?

Empire : état-nation qui domine d'autres états-nations et qui présente une ou plusieurs des caractéristiques suivantes : 1) exploite les ressources des pays qu'il domine ; 2) consomme de grandes quantités de ressources, quantités qui sont disproportionnées à sa population par rapport au cas d'autres nations ;

3) maintient une grande force militaire qui fait appliquer les règles quand les mesures plus subtiles échouent; 4) propage sa langue, sa littérature, son art et divers aspects de sa culture dans toute sa sphère d'influence; 5) impose non seulement ses propres citoyens mais également ceux d'autres pays; et 6) exige l'utilisation de sa propre monnaie dans les pays qu'il contrôle.

Cette définition du concept de l'empire a été présentée au cours de rencontres avec des étudiants dans plusieurs universités pendant mes tournées 2005 et 2006 pour présenter mon livre. Presque sans exception, les étudiants sont arrivés à la conclusion suivante : les États-Unis présentent toutes les caractéristiques d'un empire.

En ce qui concerne les caractéristiques 1 et 2, les États-Unis représentent moins de 5% de la population mondiale, mais ils consomment plus de 25% des ressources mondiales. Et ceci se produit dans une grande mesure grâce à l'exploitation d'autres pays, surtout ceux en développement.

Pour ce qui est de la caractéristique 3, les États-Unis ont l'armée la plus importante et la plus à la fine pointe de la technologie au monde. Même si cet empire s'est principalement bâti par le biais de l'économie, donc avec les assassins financiers, les leaders mondiaux savent que lorsque toutes les autres mesures ont échoué, l'armée entre en jeu, comme cela a été le cas en Iraq.

Quant à la caractéristique 4, la langue anglaise et la culture américaine dominent le monde.

Pour ce qui est des caractéristiques 5 et 6, même si les États-Unis ne taxent pas directement les autres pays et que le dollar n'a pas remplacé les autres devises sur les marchés locaux, la corporatocratie impose bel et bien une taxe globale subtile : le dollar est en fait la monnaie standard du commerce mondial. Ce processus a commencé à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, lorsque l'étalon-or a été modifié, que les dollars ne pouvaient plus être convertis par les individus, mais seulement par les gouvernements. Au cours des années 1950 et 1960, les achats à crédit ont été consentis à l'étranger pour financer le consummateurisme grandissant des États-Unis, les guerres de Corée et du Vietnam et la Grande Société (Great Society) de Lyndon Johnson. Lorsque les gens d'affaires étrangers voulurent se prévaloir des biens et services américains, ils découvrirent que l'inflation avait réduit la

valeur de leurs dollars. Ainsi, ils payaient une taxe indirecte. Les gouvernements étrangers demandèrent alors que le règlement des dettes se fasse avec de l'or. Le 15 août 1971, l'administration Nixon refusa et abandonna totalement la devise-or.

Washington se pressa de convaincre le monde de continuer à accepter le dollar comme devise de base. Au moment de l'Affaire du blanchiment d'argent de l'Arabie Saoudite (SAMA pour Saudi Arabian Money-laundering Affair) que j'ai aidé à mettre en œuvre au début des années 1970, la maison royale des Saouds s'engagea à vendre du pétrole seulement en dollars américains. Vu que les Saouds dominaient le marché du pétrole, le reste de l'OPEP fut forcé de suivre. Aussi longtemps que le pétrole régnait en tant que ressource suprême, la domination du dollar en tant que devise mondiale était assurée, et la taxe indirecte continuerait d'être effective.

Une septième caractéristique émergea lors de mes entretiens avec les étudiants : un empire est régi par un empereur ou un roi qui a le contrôle sur le gouvernement et les médias, qui n'est pas élu par le peuple et par conséquent non assujetti à sa volonté, et dont le mandat n'est pas limité par la loi.

Au premier abord, cette caractéristique semble distinguer les États-Unis des autres empires. Par contre, cette apparence est illusoire. Cet empire est dirigé par un groupe de personnes qui agissent collectivement de façon très semblable à un roi. Ils dirigent les plus grandes entreprises et, par ces entreprises, notre gouvernement. Ils passent du gouvernement aux entreprises et vice-versa. Vu qu'ils subventionnent les campagnes politiques et les médias, ils contrôlent les élus et les informations que nous recevons. Ces hommes et ces femmes (la corporatocratie) sont au pouvoir, que ce soit les républicains ou les démocrates qui contrôlent la Maison Blanche ou le Congrès. Ils ne sont pas assujettis à la volonté du peuple et leur mandat n'est pas limité par la loi.

Cet empire moderne s'est construit subrepticement. La plupart des citoyens de cet empire ne sont pas conscients de son existence. Par contre, ceux que cet empire exploite le sont et nombre d'entre eux souffrent d'une extrême pauvreté. Environ 24 000 personnes meurent de faim et de maladies liées à la faim chaque jour. Plus de la moitié de la population mondiale vit avec moins de 2 \$ par jour, ce qui leur suffit rarement à se procurer les denrées de base et correspond à ce qu'ils recevaient il y a trente ans. Pour que nous puissions vivre dans le confort,

des millions de gens doivent payer le prix fort. Alors que nous sommes devenus conscients des dommages que notre vie de consommation cause à l'environnement, nous sommes pour la plupart complètement dans l'ignorance ou dans le déni de ce que cela coûte en souffrance humaine. Nos enfants n'auront par contre par le choix que de prendre en charge les déséquilibres que nous avons créés.

En bâtissant cet empire, nous, les Américains, sommes parvenus à mettre au rebut nos croyances les plus fondamentales, les croyances qui par le passé ont défini ce qu'était l'essence même d'être Américain. Nous nous sommes niés à nous-même et à ceux que nous avons colonisés les droits que notre Déclaration d'Indépendance criait haut et fort. Nous avons perdu les principes d'égalité, de justice et de prospérité universelles.

L'histoire montre bien que les empires ne durent pas, qu'ils s'effondrent ou sont renversés. Des guerres surviennent et un autre empire prend la place du précédent. Le passé nous envoie un message irréfutable : nous devons changer. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser l'histoire se répéter.

L'assise du pouvoir de la corporatocratie réside dans ses grandes multinationales. Ce sont elles qui définissent notre monde. Lorsque nous regardons le globe, nous y constatons un peu moins de deux cent pays. Nombre des frontières de ces pays furent établies par des pouvoirs coloniaux et la plupart de ces pays, à l'époque, n'avaient qu'un impact minime sur leurs voisins. D'un point de vue géopolitique, ce modèle est archaïque. La réalité du monde moderne correspondrait davantage à une image de nuages immenses entourant la planète, chacun d'entre eux représentant une grande multinationale. Ces entités puissantes ont un impact dans tous les pays sans exception et leurs tentacules se rendent jusque dans les forêts tropicales les plus reculées et les déserts les plus lointains.

La corporatocratie se targue de promouvoir la démocratie et la transparence dans les nations du monde et pourtant, ses multinationales sont des dictatures impérialistes où un nombre infime de personnes prennent toutes les décisions et récoltent la plupart des profits. Dans notre processus électoral, qui est le fondement même de notre démocratie, la plupart d'entre nous ne pouvons voter que pour des candidats dont les coffres de campagne électorale sont pleins. Ce qui veut dire que nous devons choisir parmi des gens qui sont à la solde des

multinationales et des hommes qui les possèdent. Contrairement à nos idéaux, les fondements de cet empire sont la cupidité, le secret et le matérialisme poussé.

Si on regarde le côté positif des choses, on constate que ces multinationales ont prouvé leur efficacité à rassembler les ressources, à susciter la créativité à l'échelle collective et à étendre les réseaux de communication et de distribution vers les coins les plus reculés de la planète. Grâce à elles, nous disposons de tout ce dont nous avons besoin pour nous assurer que ces 24 000 personnes ne meurent pas de faim chaque jour. Nous possédons les connaissances, la technologie et les systèmes qu'il faut pour faire de cette planète un endroit stable, durable et équitable.

Les Pères fondateurs de cette nation (États-Unis) ont reconnu que la révolution ne devrait pas conduire à l'anarchie. Ils se sont libérés de la tyrannie et ont été suffisamment sages pour adopter un grand nombre des structures légales et commerciales qui s'étaient avérées constructives pour les Britanniques. Nous devons faire quelque chose de semblable. Nous devons accepter les avantages que cet empire a créés et nous en servir pour unifier et guérir les désaccords et combler le fossé qui sépare les riches des pauvres. Nous devons rassembler notre courage ainsi que les fondateurs de cette nation l'ont fait. Nous devons briser le moule qui a donné lieu à la souffrance humaine. Nous devons transformer l'empire en un modèle de citoyenneté et d'intendance justes.

La clé pour que cela puisse se réaliser, pour créer un monde dont nos enfants seront fiers d'hériter, c'est de transformer les assises du pouvoir de la corporatocratie, c'est-à-dire les multinationales avec leur façon de se définir, d'établir leurs objectifs, de mettre au point leurs méthodes de gouvernance et d'établir des critères pour sélectionner leurs PDG. Les multinationales dépendent totalement de nous. Nous leur fournissons matière grise et muscles. Nous sommes leur marché. Nous achetons leurs produits et subventionnons leurs activités. Ainsi que ce livre vous le montrera, nous avons très bien réussi à changer les grandes entreprises chaque fois que nous en avons fait un objectif, entre autres pour assainir les rivières polluées, pour interrompre les dommages faits à la couche d'ozone et pour arrêter la discrimination. Nous devons maintenant poursuivre ces démarches à d'autres niveaux.

Poser les gestes nécessaires, ceux présentés dans ce livre, exigera de nous que nous bouclions une tâche entamée dans les années 1770 mais jamais terminée. Nous sommes poussés à ramasser le bâton que por-



PROLOGUE

taient les Pères fondateurs, et les hommes et femmes après eux qui se sont opposés à l'esclavage, qui nous ont sortis de la Crise de 1929, qui ont combattu Hitler et qui sont arrivés sur nos rivages pour fuir l'oppression ou simplement trouver la vie meilleure que nous assuraient nos écrits les plus sacrés. Le moment est venu pour nous de rassembler tout notre courage pour poursuivre l'œuvre qu'ils avaient entreprise. Ne permettons pas que cet empire s'effondre et soit remplacé par un autre. À la place, transformons-le.

Après cette soirée dans cette librairie à Washington DC, mes pensées revenaient souvent sur la demande faite par ces deux cadres supérieurs de la Banque mondiale. Je leur avais promis que j'écrirais un autre livre pour dénoncer les dommages causés par des hommes comme moi et pour donner l'espoir d'un monde meilleur. Il fallait que je le fasse. Je devais le faire pour les gens qui avaient lu *Les confessions d'un assassin financier*, pour les fils de ces deux cadres supérieurs, pour ma fille de 23 ans et pour toute sa génération dans le monde. Il fallait que je le fasse pour tous ces gens-là et aussi pour moi.





**Partie I**

# L'ASIE





## LA MYSTÉRIEUSE FEMME DE JAKARTA

À l'époque où je suis parti pour l'Asie en 1971, j'étais mûr pour la vie de pirate cruel et sanguinaire. J'avais 26 ans et je me sentais trahi par la vie. J'avais la vengeance au cœur.

Avec le recul, je suis persuadé que c'est cette rage qui m'a permis d'obtenir ce boulot. La National Security Agency (NSA) m'avait psychologiquement mis à l'épreuve, m'identifiant comme un potentiel assassin financier. La plus clandestine des sociétés d'espionnage du pays avait jugé que j'étais un homme dont les passions pouvaient être canalisées dans le but de servir leur cause : repousser les frontières de l'empire. Je fus engagé par la Chas. T. Main (MAIN), une firme internationale de consultants chargée d'accomplir les sales besognes de cette corporatocratie. J'étais en effet le candidat tout désigné pour procéder au pillage du Tiers-Monde.

On trouvera en détail les raisons qui sont à l'origine de ma rage dans *Les confessions d'un assassin financier*. Toutefois, je vais ici les résumer en quelques phrases. Fils d'un pauvre enseignant de lycée, j'ai grandi entouré de petits garçons issus de familles riches. Les femmes me terrifiaient et me fascinaient tout à la fois. En général, elles s'intéressaient peu à moi. J'ai obéi à la volonté de mes parents qui m'ont obligé à fréquenter une université que je détestais. J'ai fini par me rebeller pour la première fois lorsque j'ai abandonné mes études pour faire un boulot que j'adorais, celui de coursier dans un journal d'une grande ville. Puis, pour fuir l'armée puisque j'étais un trouillard, je suis retourné à l'université. Je me suis ensuite marié, trop jeune, parce que c'était ce qu'exigeait la seule fille qui avait bien voulu de moi. J'ai vécu pendant trois ans dans les Andes, forcé de vivre la vie difficile d'un volontaire dans le Peace Corps, une fois de plus pour éviter l'armée.

Je me considère comme un Américain loyal et vrai. Cela aussi a contribué à nourrir ma rage. Mes ancêtres ont combattu dans la Révolution et participé à la plupart des autres guerres américaines. Ma famille était principalement républicaine (conservatrice). Abreuvé aux écrits

de Paine et de Jefferson, je croyais qu'être conservateur, c'était croire dans les idéaux de nos Pères fondateurs, dans la justice et dans l'égalité pour tous. J'ai été enragé de voir ces idéaux trahis au Vietnam et, par la collusion entre Washington et une société pétrolière, responsables de la destruction de l'Amazonie et de l'esclavage de ses habitants.

Pourquoi ai-je décidé de devenir un assassin financier, si c'était pour faire obstacle à mes idéaux ? Je peux affirmer aujourd'hui, avec le recul, que ce boulot était à bien des égards la concrétisation de mes fantasmes : il me promettait la richesse, le pouvoir et les femmes, sans parler des voyages en première classe dans des pays exotiques. Bien évidemment cet emploi, m'avait-on dit, ne comporterait rien d'illégal. En fait, si je faisais bien mon travail, on me porterait aux nues : je serais invité à donner des conférences dans les universités de *Ivy League* et reçu en grande pompe par tous les rois de ce monde. Dans mon for intérieur, je savais que je m'engageais en terrain dangereux. Je jouais avec mon âme. Mais je croyais être l'exception. Je suis parti pour l'Asie en me disant que j'allais profiter de ma situation pendant quelque temps, puis dénoncer le système et devenir un héros...

Je dois avouer aussi que depuis ma plus tendre enfance l'aventure et le monde des pirates exerçaient sur moi une véritable fascination. Cependant, ma vie jusqu'alors s'était révélée exactement l'inverse : j'avais toujours fait tout ce qu'on attendait de moi. Si on met de côté l'abandon de mes études (pendant un semestre), j'étais le fils idéal. Il était temps de devenir cruel et sanguinaire.

L'Indonésie serait ma première victime.

Archipel le plus vaste de la terre, ce pays compte 17 000 îles qui s'étendent de l'Asie du Sud-Est jusqu'à l'Australie. Trois cents groupes ethniques y parlent plus de 250 langues. C'est le pays où l'on retrouve le plus grand nombre de musulmans au monde. À la fin des années 1960, nous savions que le pays regorgeait de pétrole.

Le président Kennedy avait fait de l'Asie le contre-feu des bâtisseurs d'empire anti-communistes au moment où il appuya le coup d'État de 1963 contre Ngo Dinh Diem de la République du Vietnam. Diem fut ensuite assassiné et bien des gens croient qu'il s'agit de l'œuvre de la CIA. Après tout, c'est elle qui avait orchestré les coups d'État contre Mossadegh en Iran, Qasim en Irak, Arbenz au Venezuela et Lumumba au Congo. La chute de Diem mena directement à une présence accrue

des forces américaines en Asie du Sud-Est et finalement à la guerre du Vietnam.

Les choses ne se passèrent pas comme l'avait prévu Kennedy. Bien après l'assassinat du président des États-Unis, la guerre s'avéra une véritable catastrophe pour le pays. En 1969, le président Nixon entreprit un retrait des troupes en série, son administration adoptant une stratégie plus clandestine, cherchant surtout à éviter l'effet domino qu'entraînerait la chute, les uns après les autres, d'autres pays dans le joug communiste. L'Indonésie en devint le fer de lance.

Si l'Indonésie devint un élément aussi stratégique, c'est entre autres à cause du président Suharto. Farouchement opposé au communisme, l'homme n'hésitait pas à recourir à une extrême brutalité pour faire appliquer ses politiques. En 1965, alors chef des armées, il avait réprimé un coup d'État fomenté par les communistes; le bain de sang qui s'en était suivi avait entraîné la mort de 300 000 à 500 000 personnes. Ce fut l'un des plus importants massacres de populations jamais orchestré par un gouvernement, dans la lignée de ceux perpétrés par Hitler, Staline et Mao. On estime qu'un million d'autres personnes ont été faites prisonnières ou envoyées dans des camps. C'est à la suite de ces tueries et de ces arrestations que Suharto prit la tête du pays à titre de président en 1968.

À mon arrivée en Indonésie en 1971, les États-Unis s'étaient fixé des buts très clairs en matière de politique étrangère : abolir le communisme et soutenir le président. Nous nous attendions à ce que Suharto soit au service de Washington, un peu comme l'avait été le shah d'Iran. D'ailleurs, les deux hommes se ressemblaient : tous deux cupides, orgueilleux et impitoyables. Outre le fait que nous convoitions les réserves de pétrole que recelait le pays, nous voulions que l'Indonésie serve d'exemple au reste de l'Asie, ainsi qu'au monde musulman, en particulier au Moyen-Orient.

La société pour laquelle je travaillais, MAIN, avait comme mission d'établir un réseau électrique capable de propulser Suharto et ses sbires dans le monde industrialisé, de les faire s'enrichir encore davantage, et aussi d'assurer une domination américaine à long terme. Mon travail consistait à faire les études économiques nécessaires pour obtenir le financement de la Banque mondiale, de la Banque de développement asiatique et de l'Agence américaine de développement international (USAID).

Peu de temps après mon arrivée à Jakarta, l'équipe de MAIN se réunit dans l'élégant restaurant du dernier étage de l'hôtel Intercontinental Indonesia. Charlie Illingworth, le directeur du programme, nous résuma notre mission en ces termes : « Nous sommes ici pour tirer ce pays des griffes du communisme, rien de moins. » Il ajouta ensuite : « Nous savons tous à quel point notre pays dépend du pétrole. L'Indonésie peut s'avérer une alliée de taille à ce chapitre. C'est pourquoi je vous demande, pendant que vous mettez au point votre plan principal, de veiller à ce que l'industrie pétrolière et les autres secteurs qui contribuent à son essor — installations portuaires, oléoducs, entreprises de construction — ne manquent de rien sur le plan de l'électricité, et ce, pour toute la durée de ce plan étalé sur 25 ans. »

À cette époque, la plupart des bureaux gouvernementaux à Jakarta ouvraient leurs portes très tôt le matin, vers sept heures, et fermaient vers quatorze heures. Les employés avaient droit à une pause, le temps de prendre un café, du thé ou un léger casse-croûte, mais le déjeuner comme tel devait attendre la fin des heures de travail. J'avais pris l'habitude de retourner en vitesse à l'hôtel pour changer de tenue, enfiler mon maillot de bain et ensuite me diriger vers la piscine où je commandais un sandwich au thon et une Bintang Baru bien froide, une bière du pays. Je traînais toujours un attaché-case rempli de papiers officiels ramassés au fil de mes diverses réunions, mais ce n'était qu'un subterfuge. En réalité je venais à la piscine pour parfaire mon bronzage et reluquer du coin de l'œil les jolies demoiselles en bikini. La plupart d'entre elles étaient les épouses américaines d'ouvriers pétroliers qui passaient toute la semaine en région éloignée, ou celles de dirigeants d'entreprise ayant un bureau à Jakarta.

Je ne mis pas longtemps à m'enticher d'une femme de mon âge, semblait-il, et dont les traits trahissaient ses origines mêlées, asiatiques et américaines. En plus d'avoir un corps à couper le souffle, elle semblait, étrangement, très amicale. En fait, à sa manière d'être, de s'allonger, de me sourire pendant qu'elle commandait son repas en anglais ou de plonger dans l'eau de la piscine, on aurait dit parfois qu'elle me draguait. Je me surprénais à détourner le regard, sachant que je devais rougir. Je maudissais mes parents puritains.

Chaque jour, vers 16 heures, soit approximativement une heure et demie après mon arrivée, un homme venait la rejoindre, un Japonais, j'en étais certain. Il arrivait vêtu d'un complet d'affaires, chose rare

dans un pays où la plupart des gens portaient un pantalon léger et une chemise bien repassée, souvent taillée dans du tissu à motif de batik de la région. Ils conversaient pendant un moment puis ils s'en allaient ensemble. J'eus beau les chercher du regard dans les bars et les restaurants de l'hôtel, jamais je ne les vis ensemble ou seuls ailleurs qu'à la piscine.

Un après-midi, dans l'ascenseur qui menait au rez-de-chaussée, je pris ma décision. Je l'aborderais, je lui adresserais la parole. Cela n'engageait à rien, me disais-je ; je savais qu'elle était mariée à ce Japonais et tout ce que je voulais, c'était converser en anglais avec quelqu'un. Comment pourrait-elle refuser ? Une fois résolu, je me sentis tout ragaillardir à l'idée de la revoir.

Je me dirigeai vers la piscine d'un pas allègre, en fredonnant un air que j'aimais bien. Mais au moment où j'arrivai, je m'arrêtai net, déconcerté et confus. Elle n'était pas à l'endroit où elle se trouvait d'habitude. Je me mis à la chercher frénétiquement partout, mais en vain. Elle n'était nulle part. Je déposai mon attaché-case près d'une chaise longue et me précipitai dans les jardins environnants. Je ne m'y étais jamais aventuré auparavant et c'est à ce moment-là que je constatai qu'ils étaient vastes et qu'il y poussait une quantité faramineuse d'orchidées de tous les coloris imaginables. On y trouvait aussi profusion d'oiseaux du paradis, ainsi que des broméliacées si gigantesques qu'elles donnaient à celles que j'avais vues en Amazonie l'air de plantes naines. Mais tout ce à quoi je pensais, c'était à l'occasion manquée de pouvoir les admirer en sa compagnie. Les palmiers et les arbustes exotiques formaient de petites alcôves où l'on pouvait se retirer en secret. Je crus la voir allongée sur une serviette dans l'herbe de l'autre côté d'une haie. Accourant à l'endroit en question, je ne fis que réveiller une dame qui dormait. Elle se redressa en serrant son haut de bikini contre sa poitrine, l'air menaçant et le regard accusateur fixé sur moi comme si j'étais un voyeur, avant de m'injurier dans une langue inconnue. Je lui fis mes excuses du mieux que je pus et retournai à l'endroit où j'avais laissé mon attaché-case.

Quand le serveur s'approcha pour prendre ma commande, je lui montrai le fauteuil vide où la jeune femme avait l'habitude de s'asseoir. Il s'inclina, sourit et prit mon attaché-case pour le déplacer là-bas pour moi.

« Non, non, *tidak*, dis-je. La femme. Où est-elle? » Il faisait partie des tâches d'un serveur de piscine de connaître les habitudes des clients réguliers, me semblait-il. J'avais dans l'idée que l'homme d'affaires japonais devait verser de bons pourboires.

« Non, non, répéta-t-il. *Tidak*. »

« Savez-vous où elle est allée? » Les mains ouvertes de chaque côté de mon corps, je haussai les épaules en espérant qu'il comprenne ce langage simple et universel.

Il imita mes mouvements en souriant bêtement, répétant mes paroles comme un perroquet : « Où elle est allée. »

« Oui. Où? »

« Oui, répéta-t-il. Où? » Il haussa à nouveau les épaules, son expression pareille à celle du Chat du Cheshire dans *Alice au pays des merveilles*. Puis il claqua des doigts. « Oui. » Il rit.

Je retins mon souffle, soulagé de voir que ma théorie au sujet des serveurs de piscine allait bientôt se confirmer.

« Sandwich thon et Bintang Baru? », dit-il.

Découragé, je fis signe que oui. Il s'éloigna en trotinant.

Il fut bientôt seize heures et l'heure passa. Aucun signe de la jeune femme ou de l'homme qui toujours l'avait rejointe à cette heure-là. Je retournai à ma chambre d'un pas lent, me douchai, m'habillai, puis sortis. Il fallait que je sorte de cet hôtel. J'avais décidé de me mêler à la population et de visiter les lieux.



## LE PIRATAGE DES LÉPREUX

Il faisait chaud et humide, comme tous les soirs à Jakarta. De lourds nuages chargés de pluie étaient suspendus au-dessus de la ville, menaçant d'éclater. Je n'étais jamais encore sorti de l'hôtel, sauf à bord de ma jeep personnelle. J'avais à peine franchi le trottoir de la vaste entrée de l'hôtel quand un taxi à trois roues, qu'on appelle *becak*, faillit me renverser. J'en avais vu des centaines dans mes déplacements à diverses réunions et je les avais toujours trouvés pittoresques avec leurs dessins aux couleurs vives décorant les côtés de ces drôles de boîtes au siège haut perché, témoins vieillots du pays d'artistes qu'était l'Indonésie. Ils m'apparaissaient maintenant bien autrement ; ces chauffeurs étaient de pauvres hères luttant désespérément pour le moindre client. Ils se ruèrent sur moi, faisant tinter leurs clochettes et criant pour attirer mon attention. Pour ne pas être renversé, je faillis mettre le pied dans un caniveau noir comme du charbon, rempli de détritrus et dégageant une odeur fétide d'urine.

Le caniveau en question descendait à pic pour se jeter dans l'un des nombreux canaux de la ville construits par les Hollandais à l'époque coloniale. L'eau était maintenant stagnante, sa surface couverte d'une mousse verdâtre et putride. La puanteur qui s'en dégageait était presque intolérable. Il semblait absurde que ce peuple ingénieux capable de transformer les eaux de la mer en terres cultivables ait voulu recréer Amsterdam au milieu de cette moiteur tropicale. Le canal, tout comme le caniveau qui s'y jetait, débordait de débris de toutes sortes. Je pouvais même distinguer leurs odeurs respectives. La puanteur du caniveau avait une qualité plus neuve, plus immédiatement reconnaissable, un mélange de fruits pourris et d'urine, tandis que le canal dégageait une odeur plus sombre, plus ancienne, celle d'une mixture faite d'excréments humains et de corps en décomposition.

Je poursuivis mon chemin, tâchant d'éviter les taxis sur trois roues longeant les abords de la route. Plus loin, au cœur de la circulation routière, les automobiles et les motocyclettes filaient à toute allure. Le son

des klaxons, les moteurs pétaradant et les voitures dépourvues de silencieux faisaient un vacarme insoutenable, comme l'était aussi l'odeur acre de l'essence sur le macadam brûlant mêlée aux émanations de gaz dans l'air humide. Tout cela était si lourd que je commençai à me sentir mal physiquement.

Je m'arrêtai un instant, ayant l'impression d'être attaqué de toutes parts et de m'effondrer bientôt. Je fus tenté de rebrousser chemin, d'aller retrouver le calme serein de mon hôtel. Je me souvins alors de l'Amazonie et de ce que j'y avais enduré, de ma vie dans les Andes avec les paysans dans leurs huttes de boue séchée. Ces gens survivaient en ne mangeant qu'une seule ration quotidienne de pommes de terre et une poignée de légumineuses. Des gens qui, quand on leur demandait de décliner le nom de leurs enfants, incluaient les morts aussi bien que les vivants, les premiers bien souvent plus nombreux, d'ailleurs, que les seconds. Je pensai aux autres membres de mon équipe et à tous ces voyageurs américains qui cherchent délibérément à ne rien voir de la façon de vivre de la majeure partie des habitants du pays qu'ils visitent. Je réalisai tout à coup à quel point mon expérience dans le Peace Corps, les liens que j'avais formés avec certains de ces gens, la manière dont ils s'étaient ouverts à moi, dont ils avaient partagé leur maigre pitance sans jamais penser à eux-mêmes, leur façon de m'accueillir, de me réchauffer, de me reconforter et même de m'aimer, combien tout cela m'avait profondément changé. Là, seul dans la nuit qui tombait sur Jakarta, je me rendais bien compte que la vie de pirate n'était peut-être pas vraiment faite pour moi. Comment pourrais-je être cruel et sanguinaire envers les conducteurs de becak, les jeunes hommes et les jeunes femmes qui me servaient à l'hôtel et dans les bureaux que je fréquentais, les paysans croupissant dans l'eau des rizières, les pêcheurs, les petites-mains, les marchands et les charpentiers? C'était une chose que de jouer les Robin des bois en volant l'argent des riches pour le donner aux pauvres ou les pirates se lançant à l'abordage d'un galion espagnol transportant un trésor de la couronne, mais c'en était une toute autre que de duper les pauvres gens. Et pourtant, c'était exactement ce qu'on me demandait de faire : voler l'argent des pauvres pour le donner aux riches. Et être payé pour le faire. Comment pouvais-je faire une chose pareille? Comment Charlie Illington et tous ceux qui travaillaient pour lui faisaient-ils pour se regarder dans le miroir?

Dès lors, je dus admettre ma responsabilité personnelle. Il me fallait reconnaître la possibilité que mes années passées en Équateur m'avaient donné une perspective différente de celle des autres qui faisaient le même type de boulot que moi. Et différente de celle du citoyen dont les impôts payaient mon salaire. J'avais eu la chance — ou le malheur — de voir ce que peu d'Américains ont l'occasion de voir. Tout le monde se justifiait comme il le pouvait. Charlie combattait les communistes. D'autres n'étaient là que pour le profit. « C'est un monde sans pitié », disaient-ils. « Ma famille passe avant tout. » D'autres considéraient certaines races ou classes de population comme inférieures ou paresseuses et prétendaient qu'elles n'avaient que ce qu'elles méritaient. Il y en avait bien quelques-uns qui croyaient réellement que l'investissement de sommes massives dans les réseaux électriques pouvait régler les problèmes du monde. Mais moi, quelle était ma raison ? J'étais un jeune homme qui tout à coup se sentait très vieux.

Mon regard se fixa sur le canal. J'aurais voulu avoir sur moi un exemplaire de *Common Sense* (Le bon sens) de Thomas Paine pour le jeter à bout de bras dans l'eau glauque.

Quelque chose attira mon regard. Je ne l'avais pas remarquée auparavant, mais une grande boîte de carton toute défectueuse s'était ouverte, comme le chapeau d'un mendiant, près du bord de l'eau stagnante. Les yeux rivés sur ce spectacle, je vis la chose frissonner. On aurait dit un animal blessé à mort. J'avais des hallucinations, sans doute : la chaleur, l'air vicié et le bruit avaient eu raison de moi. Je décidai de reprendre mon chemin. Mais au moment de tourner le dos, j'aperçus l'ombre d'un bras sortir d'un des côtés de la boîte. Ou plutôt, ce qui semblait avoir été jadis un bras : ce que je voyais n'était plus qu'un moignon sanguinolent.

Les secousses s'accrochèrent. Le moignon sanguinolent bougea le long d'une arête de la boîte jusqu'à l'un des coins supérieurs. Il fusa tout droit vers le haut. Une tignasse de cheveux noirs emmêlés et boueux suivit, semblable aux serpents de la méduse. Il y eut une secousse de la tête, puis un corps, jusque-là caché par la boîte, commença à émerger. À la vue de ce corps, je fus pris d'une vague de dégoût qui me donna froid dans le dos. Courbé et émacié, le corps de ce qui me sembla être une femme rampa sur le sol jusqu'au bord du canal. Je me rendis compte soudain que je voyais une chose dont j'avais entendu parlé toute ma vie sans jamais avoir été en contact avec cette réalité. Cette femme (si c'était

bien une femme) était une lèpreuse, un être humain dont la chair était en train de pourrir sous mes yeux.

Arrivé au bord du canal, le corps s'assit, ou plutôt tomba dans un tas de haillons. L'autre bras que je n'avais pas encore vu sortit et trempa un bout de tissu usé dans l'eau fétide du canal. Après l'avoir secoué doucement, il l'enroula autour du moignon, où l'on pouvait voir plusieurs plaies ouvertes aux endroits où des doigts auraient dû se trouver.

J'entendis un gémissement, mais réalisai que c'était moi. Mes jambes vacillèrent. Tout en moi me disait de retourner vite à l'hôtel, mais je m'obligeai à rester où j'étais. Je ne pouvais rien faire d'autre que d'assister à la souffrance de cet être. Je savais au fond de moi que toute autre action était futile. Cette femme répétait probablement ce geste pénible plusieurs fois par jour. Je ne voyais qu'elle dans les parages, mais combien d'autres âmes délaissées se livraient à ce rituel lugubre ici à Jakarta, partout en Indonésie, en Inde, en Afrique ?

Un mouvement capta mon regard, une nouvelle secousse provenant des murs de carton. La lèpreuse se retourna pour regarder la boîte. Son visage était une bouillie de pustules rouges et les lèvres avaient disparu. Je suivis des yeux son regard.

À côté de la boîte je vis apparaître la tête d'un bébé. Je ne voulus pas regarder, mais j'étais fasciné, tel un homme qui assiste à un meurtre qu'il n'a pas le pouvoir d'empêcher. Le bébé se dirigea vers la femme en rampant. Il s'assit à côté de la lèpreuse et se mit à pleurer. Je ne pouvais pas entendre le son que faisait l'enfant, soit parce que la petite voix était trop faible, soit parce que le bruit de la circulation couvrait ses pleurs. Quoiqu'il en soit je pouvais voir la bouche ouverte et le petit corps de l'enfant secoué de spasmes.

La lèpreuse leva tout à coup la tête et s'aperçut que je la regardais. Nos regards se croisèrent. Elle cracha sur le sol, se leva, brandissant son moignon sanguinolent vers moi. Elle prit ensuite le bébé dans ses bras et déguerpit à une vitesse que je n'aurais jamais cru possible, disparaissant à l'intérieur de la boîte.

J'avais les yeux fixés sur l'endroit où s'était trouvé la femme, quand quelque chose me percuta par derrière. Instinctivement, je me retournai en tâtant mon portefeuille dans la poche de mon pantalon. Soulagé de le trouver toujours là, j'accueillis la distraction avec soulagement. Deux séduisantes jeunes femmes déambulaient lentement. Avec de petits rires, elles m'adressèrent un joli sourire. L'une portait des jeans serrés et

l'autre une mini-jupe révélatrice. « Pas pickpockets », dit celle à la mini-jupe. « Nous aimer vous ». Elle me fit signe d'approcher. « Venez. Vous aimer nous ».

Je secouai la tête.

« Oh, lui aimer garçons », dit-elle. Elles s'en allèrent plus loin.

Devant elles, une passerelle pour piétons enjambait l'intense circulation. Elles se dirigèrent vers elle, telles deux tigresses en chasse, se déhanchant pour bien souligner le caractère sexuel de leur démarche. Celle qui portait la mini-jupe se retourna, sourit et m'envoya la main. Puis elles entreprirent de monter l'escalier de la passerelle.

Je jetai un coup d'œil à la boîte en carton. Elle ne bougeait pas. Une petite brise souleva quelques rides sur l'eau du canal. Je fus presque tenté de me frayer un chemin jusqu'en bas pour donner à cette femme tout l'argent que j'avais sur moi. C'est alors que j'aperçus les lambeaux de son vêtement par terre, là où elle l'avait apparemment laissé tomber dans sa hâte de s'en aller. Je me dis qu'il valait mieux la laisser à son intimité et ne pas attenter à sa dignité. Je me dirigeai en vitesse vers la passerelle, n'ayant aucune idée de l'endroit où je m'en allais.

Au niveau de l'Équateur, le soleil met peu de temps à se coucher et lorsqu'il le fait, c'est un vrai spectacle. Mais ce jour-là, d'épais nuages créaient une impression de lumière diffuse, laissant croire que le jour se poursuivrait encore. Mais, au moment où j'arrivai près de la passerelle, il faisait pratiquement noir. De l'autre côté, une enseigne au néon scintillait, sur laquelle on pouvait lire « Restaurant » en anglais. J'escaladai les marches.

Une femme élancée était appuyée contre le garde-fou. Dans la lumière déclinante, il était difficile d'en être certain, mais elle semblait être très belle. Quand je passai près d'elle, elle me dit d'une voix étonnamment rauque : « Moi homme amuser toi. Nous fuki fuki. » Elle montra du doigt sa pomme d'Adam en la faisant saillir, puis son cul, pour ensuite me faire un large sourire. C'est à ce moment-là que j'aperçus les nombreuses couches de maquillage. Je m'éclipsai en vitesse.

Tout à coup les lampadaires de la passerelle s'illuminèrent les uns après les autres. Crachotant ici et là tandis qu'ils s'allumaient, ils projetaient une étrange lueur jaune qui recouvrait l'endroit d'un voile presque glauque. Je m'arrêtai sous l'un d'eux, en me disant que mon travail d'évaluateur de la demande en électricité devait assurément inclure ce

genre de recherche. Le pilier de béton, recouvert de moisissures, était fissuré et se détachait en morceaux. Je m'abstins de le toucher.

Je poursuivis mon chemin, les yeux fixés sur mes souliers et la chaussée cabossée de la passerelle. Des bouts de métal rouillé sortaient de la structure en béton. Dans la lumière jaunâtre, on aurait dit des asticots enragés. Je m'efforçai de penser à la passerelle, à son âge, aux hommes qui l'avaient construite. Mais mon esprit était ailleurs. L'image de la très belle femme de l'hôtel ne me quittait plus. D'un côté, elle offrait un répit bienvenu face à la réalité qui m'entourait ; mais elle me hantait tout autant. Je ne pouvais me l'enlever de la tête. L'idée que j'étais tombé amoureux et qu'on m'avait plaqué m'envahit soudainement. C'était de la pure folie, me rassurai-je.

Je levai la tête juste à temps pour voir que j'étais arrivé à la fin de l'escalier qui menait à l'autre bout de la passerelle. L'enseigne « Restaurant » se trouvait juste devant moi, fixée au toit d'un complexe d'immeubles peu élevés, alignés le long de l'autoroute principale. En lettres plus petites, en dessous de l'enseigne, on pouvait lire : « Mets chinois fins ». Une berline noire, semblable à celles de l'ambassade américaine, s'approcha lentement du restaurant. Le véhicule, qui ne faisait partie d'aucun cortège, tranchait dans le tumulte de la ville.



## LES GEISHAS

Je descendis les marches. La berline stoppa devant la porte d'entrée. Elle resta là sans bouger pendant un moment, puis s'avança un peu, comme si on n'aimait pas ce qu'on voyait ou qu'on ne trouvait pas la personne recherchée. J'essayai de voir à travers les vitres de la voiture, mais en vain. Je ne voyais que le reflet de l'enseigne au néon du restaurant. Tout à coup, le conducteur enfonça le champignon et déguerpit en vitesse.

J'arrivai au restaurant, dont l'intérieur était caché par de minces rideaux. J'appuyai mon visage contre la vitre. Il y faisait sombre, mis à part de petites boules de lumière vacillante, que je pris pour des bougies. J'entrai.

La porte s'ouvrit sur une pièce sombre, éclairée par des lanternes suspendues au-dessus de chacune de la douzaine de tables qui étaient là. Un survol rapide des clients me permit de découvrir une riche diversité culturelle : il y avait là des Asiatiques, des Européens et des Américains.

Une femme chinoise s'inclina devant moi. « Bienvenue, dit-elle. Bonsoir. Une table pour une personne? » À son accent, on devinait qu'elle avait appris l'anglais chez les Britanniques. Elle m'invita à la suivre.

Je figeai sur place, n'en croyant pas mes yeux.

La femme de la piscine, ma dame *à moi*, celle que j'avais tellement essayé de retrouver, était assise à une table en compagnie d'une autre femme asiatique, et me regardait fixement. Puis elle sourit et me fit signe de la main. L'hôtesse, la voyant, me conduisit à sa table. « Amis? »

« Oui », fit immédiatement la femme de la piscine. « Voulez-vous vous joindre à nous? »

L'hôtesse approcha une chaise, s'inclina à nouveau et s'éloigna.

J'étais abasourdi. « Où est votre mari? », lui demandai-je.

Les deux femmes échangèrent un regard et éclatèrent de rire. « Je ne suis pas mariée », dit-elle enfin.

« Mais l'homme, à la piscine... ».

« Un associé d'affaires ». Étouffant un petit rire, elle montra la chaise. « Je vous en prie, asseyez-vous. Nous venons à peine de passer notre commande. Il y aura bien assez à manger pour nous tous. Du moins pour commencer. Ou bien êtes-vous résolu à rester seul pour dîner? » Son anglais était à peu près parfait, avec à peine un très léger accent.

Je m'assis. D'un côté je ne pouvais croire à la chance que j'avais. D'un autre, j'étais craintif, comme si je me livrais à quelque chose d'illégal. Un serveur se présenta et déposa un petit gobelet devant moi.

La dame de la piscine indiqua un petit vase de porcelaine. « Saké? Nous en avons beaucoup bu. C'est notre soirée de détente. Le saké est excellent ici. » Elle remplit mon gobelet. « À la vôtre! ». Nos trois gobelets s'entrechoquèrent. « Ah, j'oubliais, dit-elle en s'essuyant les lèvres sur la serviette de table blanche en tissu. Comme c'est impoli de ma part. Je m'appelle Nancy, et voici Mary. »

« Et moi, John », dis-je, en serrant la main des jeunes femmes.

« Je vous ai observé à la piscine, John. J'attendais que vous veniez me dire bonjour. Vous semblez très seul et très gentil, mais je crois que vous êtes terriblement timide. Ou alors... » Elle se pencha vers moi, si près que je pus sentir son haleine imprégnée d'alcool. « Ou alors vous êtes follement amoureux de votre épouse. »

Je ris à mon tour. « Je suis en instance de divorce. »

« Un coup de chance », dit Mary. « Levons nos verres aux mariages brisés. » Elle leva son verre. Elle parlait avec un accent similaire à celui de Nancy, quoiqu'un peu plus prononcé.

Le serveur arriva avec une montagne de plats. Pendant que nous mangions, nous parlâmes de nos passés respectifs. Je fus stupéfait d'apprendre que Nancy et Mary se désignaient elles-mêmes comme des geishas. Je dus avouer mon ignorance, car je croyais cette époque depuis longtemps révolue. Mais elles m'assurèrent qu'il n'en était rien. « Le pétrole, dit Mary, a ravivé cet art ancien. Il a changé, certes, mais il est toujours bien vivant de nos jours. »

Leurs mères respectives, des Taïwanaises, étaient tombées enceintes après avoir connu des officiers de l'armée américaine en poste dans leur pays après la Seconde Guerre mondiale. Les soldats les ayant abandonnées, les femmes avaient chacune confié leur fillette nouveau-née à un homme d'affaires japonais. Celui-ci avait pris des dispositions pour les placer auprès de familles d'accueil, assurant ainsi leur protection et leur éducation. Les jeunes filles avaient entre autres fait un apprentissage

poussé de l'anglais et suivi des cours d'histoire et de culture américaines. Une fois adultes, elles étaient allées travailler pour lui.

« Vous avez probablement vu ces femmes sur le trottoir dehors ». Nancy indiqua du doigt la passerelle piétonnière par la fenêtre. « Ça aurait pu être nous. Nous avons de la chance. » Elle poursuivit en disant que l'homme d'affaires japonais les payait bien et qu'il leur disait rarement comment se comporter ni même quoi faire. « Il veut des résultats, c'est tout. C'est à nous de savoir comment faire pour y parvenir. » Elle versa à nouveau du saké dans nos gobelets.

« Quel genre de résultats ? »

« Que de naïveté, dit Mary. Il vient d'arriver, c'est certain. »

Je reconnus que j'en étais à ma première visite en Indonésie et qu'il s'agissait de ma première mission, en ajoutant que j'étais tout disposé à apprendre.

« Nous nous ferons un plaisir de vous enseigner, déclara Nancy. Vous êtes un véritable trésor dans notre monde. Mais il se pourrait que nous demandions quelque chose en échange. Pas maintenant, mais un jour. »

« À votre service. » J'essayai d'avoir l'air nonchalant.

S'exprimant davantage comme des professeurs d'université que des geishas, elles m'expliquèrent que les hommes de pouvoir étaient prêts à dépenser des fortunes et à sacrifier des vies pour accumuler des ressources et consolider leur pouvoir. J'étais stupéfié de leur franchise et l'attribuai, du moins en partie, à l'effet du saké, quoi que tout ce qu'elles disaient était parfaitement sensé. Elles discutèrent de l'importance du commerce des épices à l'époque des grands explorateurs européens et du rôle que l'or avait joué pendant des siècles.

« De nos jours, c'est le pétrole, continua Nancy. La ressource la plus précieuse qui ait jamais existé. Tout dépend du pétrole. Les épices et l'or étaient des denrées de luxe sans réelle valeur. Leur goût est agréable, on les utilise comme agents de conservation, on en fait des bijoux et des objets. Mais le pétrole... Le pétrole, c'est la vie. Rien dans le monde moderne ne peut fonctionner sans pétrole. C'est la ressource la plus convoitée de toute l'Histoire. Les enjeux sont énormes. Faut-il s'étonner que les hommes soient prêts à tout risquer pour en avoir le contrôle ? Ils tricheront et ils voleront pour cela. Ils construiront des navires et des missiles, et ils enverront des milliers—des centaines de milliers—de jeunes soldats mourir pour cette cause. »

« Est-ce là ce qu'on vous apprend dans vos livres d'histoire ? »

Elle esquissa un petit sourire moqueur. « Bien sûr que non. Ça, c'est ce qu'on apprend à l'école des coups durs. »

« Coups durs ! » Mary avait éclaté de rire. « Je ne peux pas croire que tu aies dit cela, Nance. C'est parfait. Il faut que je m'en rappelle. Coups durs. » Elle secoua la tête.

Mais je pensais à Charlie et à son discours donné le premier soir au restaurant du dernier étage de l'hôtel Intercontinental, où il avait parlé du rôle que nous avions à jouer pour sauver l'Indonésie des communistes et de notre mandat d'assurer l'approvisionnement en pétrole des États-Unis. Puis mes pensées allèrent à Claudine, celle qui m'avait formé à Boston pour devenir un assassin financier. Je me dis qu'elle devait avoir eu le même genre d'éducation que ces deux femmes asiatico-américaines. Je me demandai si elle s'était déjà perçue comme une geisha. Mon regard passa de Mary à Nancy, et à ce moment précis je vis Claudine. Comme elle me manquait ! Peut-être mon béguin pour cette femme assise de l'autre côté de la table, celle qui m'avait obsédé à la piscine, était-il né de mon sentiment de solitude et peut-être même de ce lien que j'avais établi inconsciemment entre elle et Claudine.

Je m'obligeai à revenir sur terre. Mary, à force de rire, s'essuyait les yeux avec sa serviette de table. Je dis à Nancy : « Et vous, quel est votre rôle ? »

« Nous sommes comme ces soldats ; notre vie ne vaut pas cher, mais nous sommes nécessaires. Nous sommes au service de l'Empereur. »

« Qui est l'Empereur ? »

Nancy jeta un coup d'œil à Mary. « Nous ne le savons jamais. Celui qui paie le prix le plus fort à notre patron. »

« L'homme à la piscine ? »

« Cet homme est mon contact ici, pas notre vrai patron. Il me conduit chez mes clients. »

« À l'hôtel Intercontinental ? »

« Suite Lune de miel. » Elle pouffa, mais s'arrêta aussitôt. « Désolée. Mary et moi nous disons toujours qu'un jour nous aimerions vivre une vraie lune de miel dans cette suite. » Elle détourna les yeux pour regarder dehors par la fenêtre voilée.

Je me souvins de la berline noire qui était passée par là, me demandant si on n'avait pas recherché Nancy ou Mary. « Ce que vous faites comme travail, c'est seulement ici... à l'hôtel Indonesia ? »

« Non, bien sûr. Nous allons partout : clubs de loisirs à la campagne, bateaux de croisière, Hong Kong, Hollywood, Las Vegas. Il faut simplement que l'endroit plaise aux magnats du pétrole et aux politiciens. »

Mon regard se fixa à tour de rôle sur l'une et sur l'autre. Elles semblaient si jeunes et si mondaines. J'avais 26 ans, et je savais d'après ce qu'elles m'avaient raconté qu'elles étaient d'environ cinq ans mes cadettes. « Qui sont vos clients ? »

Nancy posa un doigt sur ses lèvres. Ses yeux se promenèrent partout dans le restaurant ; j'avais déjà vu ce regard, alors que j'étais dans le New Hampshire, celui d'une biche perdue dans un champ et que les aboiements d'un chien au loin avaient terrifiée. « Il ne faut jamais, dit-elle sur un ton solennel, poser cette question. »



## LE BUGI-MAN

Je suis retourné en Indonésie plusieurs fois au cours des années qui suivirent. La Banque mondiale, ses filiales et le gouvernement Suharto aimaient bien que l'organisation MAIN soit disposée à fournir les rapports nécessaires servant à garantir les prêts énormes profitant aux sociétés américaines et aux dirigeants indonésiens. Le fait que ces prêts plongent le pays dans un endettement très lourd, était le cadet de leurs soucis. Pour les banques, cela faisait partie du plan. Suharto, quant à lui, en investissant ainsi sa fortune grandissante à l'étranger, se protégeait personnellement contre les contrecoups d'une faillite de l'Indonésie.

Au fil des ans, mes missions m'ont conduit dans des villages idylliques des montagnes de Java, sur des plages lointaines le long des littoraux et sur des îles exotiques. La langue, le *bahasa indonesia*, fut inventée par des linguistes après la Seconde Guerre mondiale dans le but de contribuer à l'unification des îles. Sa simplicité me permit d'en apprendre les fondements rapidement. J'aimais explorer des endroits rarement fréquentés par les étrangers, parler avec les gens, en essayant de comprendre leur culture. Mon entraînement au sein du Peace Corps m'avait appris à quel point il valait la peine d'explorer le monde hors du territoire fréquenté par la plupart des hommes d'affaires, diplomates et touristes, de rencontrer les fermiers, les pêcheurs, les étudiants, les propriétaires de commerce et les gamins de rues. Cette expérience m'avait aussi assuré que je serais toujours hanté par mon sentiment de culpabilité face aux terribles conséquences que le travail d'hommes comme moi infligeait à l'ensemble de la population Indonésienne.

À Jakarta, je passais autant de temps que possible à la piscine de l'hôtel Intercontinental Indonesia. Je fus déçu de ne plus jamais y revoir Nancy ou Mary. Par contre, j'observai souvent leurs collègues à l'œuvre autour de la piscine. J'entamai une relation intime avec l'une d'elles, une jeune Thaïlandaise, et découvris que le recours aux services des geishas n'était pas l'apanage des Japonais. Nous, les Américains, avons notre propre version de la geisha, tout comme les Européens et d'autres

Asiatiques. Cependant, il semblait clair aux yeux de la majorité de ces femmes que les Japonais étaient les employeurs idéaux, et qu'ils avaient perfectionné cette profession jusqu'à un degré encore inégalé dans les autres cultures. Ce qui semblait juste, pensai-je, compte tenu de leur longue histoire.

La Thaïlandaise avait fait de moi son ami, non pas dans le but d'y gagner quelque chose ou parce que quelqu'un l'avait engagée pour me soudoyer — après tout, on m'avait déjà acheté. Elle le fit soit par gentillesse d'âme, soit parce qu'elle avait besoin de quelqu'un comme moi dans sa vie, ou peut-être encore à cause de la chimie entre nous. Je ne sus jamais vraiment ce qui la motivait. Elle était seulement une compagne, une source d'inspiration érotique et une confidente. Elle éclaira aussi ma lanterne quant aux façons de faire couramment employées dans les hautes sphères des affaires et de la diplomatie internationales. «Attends-toi toujours à trouver des caméras et des microphones cachés dans la chambre des dames qui tentent de te séduire», dit-elle, en ajoutant avec un sourire malicieux «non pas que tu sois dénué de charmes, mais les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être, tout simplement.» Elle m'enseigna que les femmes comme elle jouaient un rôle de premier plan dans la négociation de certaines des ententes les plus importantes de ce monde.

Quelques années après ma première mission, je fus envoyé pour une période de trois mois à Sulawesi, l'île éloignée à l'est de Bornéo. Affectueusement appelée «la girafe qui court» à cause de sa forme, l'île fut prise à part pour servir de modèle de développement en agriculture. Autrefois un centre important du commerce des épices des Indes orientales, elle est devenue l'un des trous perdus du XX<sup>e</sup> siècle. Le gouvernement indonésien était déterminé à en faire un symbole de progrès. Nous, les Américains, y voyions la possibilité d'en faire une vache à lait pour les secteurs industriels des mines, de la foresterie et de l'agriculture. Plusieurs géantes multinationales convoitaient ses réserves potentielles d'or et de cuivre, ainsi que ses arbres exotiques. Un grand ranch du Texas avait acheté des milliers d'acres de forêts, les avaient dépouillés en ayant comme projet de vendre du bœuf transporté dans des bateaux grands comme des terrains de football sur les marchés lucratifs de Singapour et de Hong Kong. Le Sulawesi était aussi perçu comme la pierre angulaire du programme de transmigration du gouvernement. Il s'agissait d'un plan similaire à celui de la colonisation de

l'Amazonie, lequel avait eu des répercussions sur les peuples avec qui j'avais travaillé au cours de mes années passées dans le Peace Corps, un plan destiné à déplacer les habitants pauvres des régions urbaines de Java (dont la densité de population était la plus élevée au monde) vers des régions moins habitées. Tout comme dans sa version latino-américaine, ce programme était soutenu par les agences de développement international à titre de méthode pour amener les habitants pauvres des bidonvilles à s'installer dans des régions rurales inhabitées et ainsi atténuer les possibilités de rebellions contre le gouvernement. La politique s'était poursuivie bien que, au moment de mon départ, les spécialistes du Peace Corps aient constaté les véritables désastres, en fait, causés sur les deux continents par de tels programmes. En effet, les populations indigènes locales étaient déplacées, leurs terres et leurs cultures détruites, tandis que les populations urbaines nouvellement transplantées tentaient en vain de cultiver le sol fragile.

À mon arrivée à Sulawesi, on m'installa dans une résidence du gouvernement non loin de l'ancienne ville portugaise de Makasar (renommée Ujung Pandang dans un des élans nationalistes du gouvernement Suharto). Tout y était : femme de ménage, jardinier, chef cuisinier, jeep et chauffeur. Mon travail, comme toujours, consistait à me rendre dans les régions présentant quelque possibilité intéressante du point de vue des ressources exploitables par les multinationales, à rencontrer les leaders de la communauté, à recueillir toute l'information disponible et à rédiger un rapport glorieux établissant que des prêts substantiels pour le développement d'un réseau électrique et la mise en œuvre d'autres projets d'infrastructures transformeraient cette économie digne du Moyen-Âge en une réussite du monde moderne.

Une petite ville du nom de « Batsville », située près du nouveau ranch texan, avait été repérée comme un lieu possible pour l'installation d'une centrale électrique. Tôt un matin, mon chauffeur nous conduisit hors de Ujung Pandang en longeant la côte spectaculaire, jusqu'au port de Parepare. De là, nous empruntâmes les routes sinueuses vers l'intérieur des terres dans les montagnes. La route n'était guère plus qu'un sentier poussiéreux qui traversait la jungle de part en part. Je me serais cru en Amazonie à nouveau.

Puis la jeep entra dans le village de Pinrang et le chauffeur annonça : « Nous y sommes. Batsville. »

Je regardai tout autour de moi. Le nom du village m'intriguait et je cherchai du regard les chauve-souris (bat en anglais veut dire chauve-souris), mais je ne vis rien d'inhabituel. Le chauffeur se promena lentement en traversant une place typique des villages indonésiens, où l'on voyait quelques bancs et plusieurs arbres d'où pendaient d'immenses grappes noires, semblables à des noix de coco géantes. Soudain une des grappes s'ouvrit. Mon sang ne fit qu'un tour quand je réalisai qu'il s'agissait d'une gigantesque chauve-souris déployant ses ailes.

Le chauffeur ralentit et s'arrêta juste sous l'une des chauves-souris. L'incroyable animal, dont le corps était de la taille d'un singe, bougeait au-dessus de nos têtes, déployant mollement ses ailes. Ses yeux s'ouvrirent, l'immense tête tourna et nous regarda fixement. J'avais entendu dire que ces chauves-souris court-circuitaient les fils électriques, ce qui voulait dire que l'envergure de leur ailes dépassait les deux mètres. Mais même dans mes rêves les plus fous, je n'avais jamais rien imaginé de comparable à ce que je voyais.

Plus tard, je fis la connaissance du maire de Pinrang. Je lui posai toutes sortes de questions sur les ressources locales et l'accueil que réserverait probablement la population à l'idée de construire une centrale électrique et des usines étrangères dans le secteur, mais les chauves-souris dominaient mes pensées. Quand je lui demandai si elles représentaient un problème quelconque, il me répondit : « Non. Elles partent chaque soir et mangent les fruits qui poussent loin à l'extérieur du village. Elles reviennent le matin. Jamais elles ne touchent à nos fruits. » Il souleva sa tasse. « Exactement comme vos sociétés, dit-il avec un sourire ironique. Elles partent au loin, se nourrissent des ressources de l'étranger, défèquent sur des terres où les habitants des États-Unis n'iront jamais, et puis elles retournent chez vous. »

J'avais entendu cette rengaine bien des fois. J'avais commencé à comprendre que, si la majorité des Américains n'avaient aucune idée que leur mode de vie dépendait de l'exploitation des autres, des millions d'habitants dans d'autres pays, eux, le savaient. Même dans les années 1970, ils voyaient notre armée non pas comme les défenseurs de la démocratie, mais plutôt comme la garde rapprochée des sociétés exploitantes, et cela les effrayait et les mettaient en colère.

Le Sulawesi était aussi la patrie des tristement célèbres tribus des Bugis. Il y a des siècles, les commerçants d'épices européens les craignaient, car à leurs yeux nuls pirates au monde n'étaient plus sanguinaires. À leur

retour au pays, les Européens brandissaient la menace de ces pirates aux enfants désobéissants, affirmant que s'ils ne se comportaient pas mieux, « les bugimen les attraperaient ».\*

Dans les années 1970, les Bugis vivaient toujours à peu près comme leurs ancêtres des centaines d'années auparavant. Tout le commerce entre les îles s'appuyait sur leurs magnifiques voiliers, appelés *prabus*. Les marins qui manœuvraient ces galions aux voiles noires portaient des sarongs et des parures de têtes aux couleurs vives, de même que des boucles d'oreille en or scintillantes. Ils étaient armés de dangereuses machettes portées sous une large ceinture autour de la taille, comme si leur réputation d'antan était encore chère à leurs yeux.

Je me liai d'amitié avec un ancien de la tribu, nommé Buli, un constructeur de bateaux qui pratiquait son art à la manière de ses ancêtres. Un jour, vers la fin de la matinée, tandis que nous prenions notre déjeuner ensemble, il me fit remarquer que son peuple ne s'était jamais considéré comme des pirates : ils ne faisaient que défendre leurs terres contre l'envahisseur. « Aujourd'hui, dit-il en me tendant une tranche d'un fruit appétissant que je n'avais encore jamais vu, nous ne savons plus comment nous défendre. Comment une poignée d'hommes à bord de voiliers en bois pourraient-ils combattre les sous-marins, les avions, les bombes et les missiles américains? »

Ce genre de questions me faisait réfléchir. Ces dernières devaient avec le temps me convaincre de changer mon fusil d'épaule.

---

\* NDT : bugiman = boogeyman = père fouettard



## UN PAYS CORROMPU ET BRUTAL

Des années après ma conversation avec le constructeur de bateaux bugi, j'ai mis fin à ma carrière d'assassin financier. Ma décision, comme je l'ai dit dans les *Confessions*, fut prise alors que j'étais en vacances à bord d'un voilier naviguant entre les îles des Caraïbes, autrefois le bastion des pirates qui avaient pillé la flotte espagnole. Par une fin d'après-midi, assis sur les ruines d'un muret entourant une ancienne plantation de sucre, réfléchissant aux horreurs qu'avaient vécues les esclaves africains à l'origine de ces constructions, je compris que moi aussi, j'étais un maître d'esclaves. Après des années passées à me tourmenter, je pris la décision de sortir de ce milieu. Je retournai à Boston et donnai ma démission. Mais je ne révélai pas les terribles faits qui se cachaient derrière cet empire. Je cédai aux menaces et succombai aux pots-de-vin. Je m'en remis à la volonté de ces gens. Et pendant toutes les années qui suivirent, mon passé ne cessa de me hanter. Il me fallait vivre avec ce que j'avais fait et ce que je savais. Puis, peu après les attentats du 11 septembre, debout sur le bord de cet horrible trou fumant qui avait été jadis le World Trade Center, je sus enfin qu'il me fallait aller plus loin ; je devais me confesser.

Après la publication de l'ouvrage *Les confessions d'un assassin financier* en 2004, à mesure que je répondais aux questions des journalistes de la radio, je réalisai que je ne comprenais pas grand chose de la manière dont mes actions en tant qu'assassin financier s'étaient répercutées sur les pays où j'avais travaillé. Nous avions vaincu l'Union soviétique pour émerger comme le premier empire du monde vraiment planétaire, qu'aucune autre superpuissance n'était parvenue à mettre au défi. Nous nous targuions d'apporter le « progrès » et « l'industrialisation ». Nous avons créé une nouvelle classe d'élites du Tiers-Monde, les laquais de la corporatocratie. Mais qu'en était-il de la majorité des gens dans les pays que nous avons subjugués ? Je décidai de me rendre compte par moi-même, à commencer par le pays où j'avais débuté ma carrière.

Par l'entremise des principaux médias, je m'étais tenu au courant des événements de l'actualité générale en Indonésie. Il me fallut alors commencer à fouiller plus loin, à rechercher l'information accessible par le truchement des ONG, des chercheurs universitaires, de même que des Nations unies, de la Banque mondiale et autres organisations pour lesquelles j'avais jadis travaillé. Ma curiosité grandit lorsque je me familiarisai un peu plus avec les circonstances entourant l'effondrement des marchés boursiers asiatiques en 1997, également connue sous le nom de « crise du FMI ». Cette débâcle commença en Asie, où elle eut des répercussions sur des centaines de millions de personnes, entraînant la mort de milliers (voire de millions) d'autres, pour ensuite se propager partout sur la planète. Pour ceux qui étaient prêts à l'entendre, cette crise en disait long sur les véritables intentions du FMI et de la Banque mondiale, une leçon sur la manière dont il ne faut pas mener une économie, à moins que l'objectif ne soit d'enrichir encore plus la corporatocratie aux dépens de tout le reste du monde.

À première vue, les statistiques officielles indiquaient que notre travail dans les années 1970 en Indonésie avait entraîné des résultats admirables et sans précédent sur le plan économique, du moins jusqu'en 1997. Ces statistiques montraient fièrement un faible taux d'inflation, des réserves en devises totalisant plus de 20 milliards de dollars, un surplus commercial dépassant les 900 millions de dollars et un secteur bancaire des plus solides. La croissance économique de l'Indonésie (en fonction du PIB) se situa autour de 9% par année en moyenne pendant chacune des années de la décennie de 1990, et ce jusqu'en 1997. Ce n'était pas un résultat aussi spectaculaire que les prévisions à deux chiffres qu'on me payait pour produire, mais un résultat tout de même très impressionnant. Les économistes de la Banque mondiale, du FMI, des firmes de consultants et des institutions universitaires utilisaient de telles statistiques pour affirmer que les politiques de développement mises de l'avant par nous, les assassins financiers, s'étaient révélées un franc succès.

Mais je ne tardai pas à constater, après vérification, que ces statistiques étaient loin de tenir compte du prix extrêmement élevé qu'avait dû payer le peuple indonésien pour obtenir ce que les économistes appelaient un « miracle financier ». Seuls ceux qui se trouvaient au haut de l'échelle économique en profitaient. La progression rapide du revenu national était rendue possible par un emploi abusif d'une main-d'œuvre

bon marché et abondante, exploitée et travaillant de longues heures dans des conditions qui mettaient la vie en danger. De plus, certaines politiques accordaient aux sociétés étrangères des permis les autorisant à détruire l'environnement et à mener des activités que l'on considérait comme illégales en Amérique du Nord et en Europe. Le salaire minimum fut augmenté à environ trois dollars par jour, mais cette information fut souvent passée sous silence. En 2002, on estimait que 52 % de la population indonésienne vivait avec moins de deux dollars par jour, ce qui, pour la plupart des observateurs, représente l'équivalent de l'esclavage des temps modernes. Même trois dollars par jour ne suffisait pas pour combler les besoins essentiels de bien des ouvriers et de leur famille.

Ce n'est pas un hasard si l'Indonésie accepta de mettre en œuvre des politiques qui devaient peser si lourd sur ses habitants. L'horrible endettement dans lequel le pays s'était plongé pour contribuer à l'accroissement des fortunes de ses élites ne lui en laissait pas le choix. Selon le rapport de la Banque mondiale sur le développement dans le monde et les données du FMI-SFI (son bureau des statistiques), le pays s'est constamment retrouvé avec une dette étrangère des plus élevée (en pourcentage du PIB) de tous les pays asiatiques. Pendant la période critique entre 1990 et 1996 qui a mené à la débâcle des marchés boursiers asiatiques en 1997, ce chiffre se situait aux alentours ou au-dessus de 60 % (comparativement à 35 % pour la Thaïlande, 15 % pour la Chine et Hong Kong réunis, et 10 % pour Singapour et Taïwan). Le service de la dette du pays, ajouté à sa dette à court terme en tant que pourcentage des réserves étrangères, frôla une moyenne faramineuse de 300 % au cours de cette même période (comparativement à 120 % pour la Thaïlande, 60 % pour la Chine, et 25 % pour Hong Kong et Taïwan). De toute évidence, nous avons imposé un lourd fardeau de dettes à ce pays, dettes qu'il n'aurait jamais la possibilité de rembourser. Les Indonésiens se retrouvaient ainsi dans l'obligation de se racheter en respectant les attentes de nos sociétés. Nous, les assassins financiers, avons atteint notre objectif<sup>1</sup>.

Une fois de plus, les données standard de l'économie nationale s'étaient avérées hautement illusoire. Comme c'est souvent le cas en Indonésie, le marché des changes, la balance commerciale favorable, le faible taux d'inflation et l'impressionnante croissance du PIB illustraient les conditions de vie d'une infime et richissime partie de la population.

Tous les autres habitants vivaient en dehors de l'économie dominante (et mesurable), les épaules alourdies d'un terrible fardeau.

Nulle part ailleurs, peut-être, le lien entre pauvreté, abus des sociétés et consommateur américain n'est-il plus évident que dans les ateliers de misère indonésiens (qui sont typiques de ceux de bien d'autres pays). De grandes multinationales, soutenues par les politiques de la Banque mondiale et du FMI encourageant la privatisation et l'allégement fiscal des entreprises étrangères, possèdent des usines (ou leur donnent des contrats) où des êtres humains sont scandaleusement sous-payés et qui, lorsqu'ils s'élèvent contre ces conditions, se font battre et même tuer. Ces gens doivent vivre dans des conditions horribles pour que cette marchandise puisse se vendre à bas prix dans les magasins du «Premier Monde». À la fin des années 1990 et au début des années 2000, il m'arrivait souvent d'entendre dire que des sociétés comme Nike, Adidas, Ralph Lauren, Wal-Mart et Gap tiraient profit de ce que qu'il est convenu d'appeler l'esclavage.